

UN SAGE USAGE DES NOUVELLES TECHNOLOGIES

*Les banques de données comme outils
d'information et de capitalisation*

*Philippe Champy**

Lorsque vers la Noël 1979, je m'entendis dire au téléphone, par une voix inconnue mais bientôt reconnaissable entre mille, qu'un contrat à mi-temps pour une durée de cinq mois pourrait éventuellement m'être proposé au centre de documentation de l'INRP afin d'"étudier l'informatisation documentaire", je fus évidemment surpris de la bonne nouvelle.

À vrai dire, j'étais quelque peu angoissé par l'ampleur prévisible de la tâche et, dans le même élan, très motivé à l'idée de travailler dans un milieu de recherche. Tout inexpérimenté que j'étais alors, je ne me doutais pas que j'allais passer presque quinze ans de ma vie professionnelle aux côtés de mon interlocuteur-surprise, Jean Hassenforder.

Un sage plutôt qu'un technologue !

Quelques jours plus tard, je fis la découverte du fameux "bâtiment du jardin", au 29 de la rue d'Ulm, qui ressemblait étrangement au CES préfabriqué de ma jeunesse. Dans ce lieu planait encore l'ombre de

* Philippe Champy a été responsable du service Banque de données de l'INRP jusqu'en 1995. Il est aujourd'hui éditeur.

Hommage à Jean Hassenforder

Perspectives documentaires en éducation, n° 42, 1997

Louis Legrand. Dans le bureau encombré de Jean Hassenforder, il n'y avait aucun des objets révévés par les "néotechnomanes", ces enthousiastes des machines "high tech" dites à communiquer. Entouré de piles de livres et de revues, dont une proportion considérable se trouvait être en langue anglaise, il ne disposait à portée de main que d'un simple téléphone et d'un crayon à bille. (Des feuilles blanches pliées en deux attendaient d'être noircies recto-verso puis emboîtées les unes dans les autres comme pour former le cahier non cousu d'un livre symbolique.) Comme je le découvris par la suite, toute cette documentation tournante qui débordait des rayons environnants et remplissait aussi des cartons posés sur les chaises (ce qui forçait souvent les visiteurs à quelques menus travaux de manutention), était le témoignage d'une grande curiosité et d'une belle ouverture intellectuelle. Celles-ci n'avaient pas, semble-t-il, besoin de se justifier, d'une quelconque sorte, par l'existence sur le marché d'outils télé-audio-vidéo-micro-informatique d'un *cyberspace* encore plus virtuel à l'époque qu'aujourd'hui. Elle était pour lui une exigence ancienne (comme ses premiers écrits en témoignent...). Dans l'univers de travail de Jean Hassenforder à l'époque, pas de minitel, pas d'écran, pas de terminal, pas de micro-ordinateur, pas de fax, mais une "connexion" intellectuelle vigilante avec le monde de la recherche en éducation dans les sphères anglophone et francophone. La documentation le liait au monde plus sûrement que n'importe quel câble. C'est cette ouverture et cette connexion que convoitaient ses nombreux visiteurs à la recherche d'un conseil de lecture, d'un échange d'idées ou d'une confirmation : quelqu'un avait-il déjà "travaillé" cette question que le visiteur osait exposer en avant-première devant lui ? Si c'était le cas, le "gatekeeper" Jean Hassenforder indiquait la porte à ouvrir et l'itinéraire pour l'atteindre.

Lors de mon premier contact et par la suite, lorsque nous cernions mon travail d'"informatisateur", Jean Hassenforder m'apparut comme un sage qui ignorait tout de l'informatique... sauf le profit que son service et ses utilisateurs pourraient à terme en tirer pour améliorer la documentation, l'organiser en corpus cohérents, plus aisés à communiquer aux publics concernés et plus facile à synthétiser sur la grande masse. Jean n'a jamais eu l'attrait de la technique pour la technique (à l'inverse de ceux que j'appelle les "néotechnologues" qui fondent leur technocentrisme sur la croyance en l'engendrement spontané de l'innovation "et donc" du progrès par la technique elle-même). Il n'a jamais eu non plus le goût de la technique pour la politique (ce qui est le propre des "néotechnophiles" qui voient dans la promotion des

nouvelles technologies, à coup de projets-pilotes mirobolants, un des moyens de leur pouvoir, même si souvent la technique reste pour eux un univers impénétrable et si leurs objectifs, largement fantasmatiques, sont moins innovants qu'ils ne le prétendent). Six ou sept ans avant que les premiers IBM PC, Macintosh et système UNIX ne fassent leur apparition, puis que les micros n'envahissent les bureaux, Jean Hassenforder avait compris l'intérêt stratégique que représentait l'ordinateur pour l'institution dans laquelle il exerçait. Il n'avait pas besoin de devenir consommateur de micro-ordinateur personnel pour comprendre cet enjeu, de même qu'il n'avait pas eu besoin, vingt-cinq ans plus tôt, d'Internet pour s'intéresser aux aspects du monde anglo-saxon des bibliothèques, de la documentation, de l'éducation et de la recherche qui le fascinaient.

Des banques de données plutôt qu'un catalogue !

Jean Hassenforder me recruta donc pour que j'avance dans le maquis technique et que je tente une greffe informatique au centre de documentation de l'INRP. Il aurait pu désespérer, en voyant mes essais, mes apparents détours ou mes difficultés à faire avancer rapidement des projets dont il avait préfiguré l'usage pratique bien longtemps à l'avance. Mes collègues du centre informatique ne ménagèrent pas leur temps pour m'aider alors à résoudre les mille et un problèmes liés à l'utilisation de logiciels documentaires encore balbutiants. Puis il y eut le grand tournant du milieu des années 80 qui changea radicalement le paysage informatique en le rendant familier à un plus grand nombre d'utilisateurs, sans pour autant modifier les problèmes quotidiens du gestionnaire de données et de l'artisan électronique que j'étais devenu. Le PC et UNIX firent leur apparition. De nouveaux outils mettaient à la portée de structures moyennes des fonctionnalités, comme l'analyse de données ou la télématique (sans parler de la PAO), réservées auparavant aux grands systèmes et aux grandes structures. L'information documentaire devenait ubiquiste : les mêmes données pouvaient être accessibles en ligne, portées sur supports numériques ou transférées sur papier. L'utilisateur n'était plus uniquement le lecteur encarté du centre de documentation. C'était potentiellement la communauté, largement informelle, des spécialistes de la recherche en éducation et formation ou ses "usagers" (étudiants, formateurs de formateurs, décideurs, etc.).

Jean Hassenforder avait soif de documentation informatisée, non pas par souci de gérer, comme un jardin à la française, son "stock" de livres et de revues d'un côté, son "stock" de lecteurs de l'autre, et leurs épisodiques relations consignées dans des tableaux statistiques récapitulant les visites et les prêts. Pour avoir connu intimement le conservatisme rebutant (pas uniquement pour les lecteurs) des conservateurs de bibliothèques d'autrefois, il aspirait à ce que le public piétine les pelouses, vienne renifler les parterres et visiter la resserre. L'outil informatique n'était pas conçu comme un instrument de gestion bureaucratique et comptable, mais comme un outil de communication et de capitalisation. Il ne devait pas servir seulement à remplacer un fichier carton par un catalogue sur écran, sans rien modifier des vieilles habitudes de travail ; il devait permettre la création de nouveaux outils : les banques de données, et de nouveaux instruments intellectuels. La modernisation des méthodes de travail devait apporter à cette occasion une forte valeur ajoutée, aussi bien en terme de fiabilité que de qualité de l'information.

Ainsi, un travail de rénovation des langages documentaires a été entrepris. La pratique systématique de l'indexation fine et du résumé a été introduite. (Comparez le vieux fichier manuel du centre de documentation de l'INRP, abandonné depuis plus de dix ans, avec la banque de données Émile : ce sont deux époques... et deux mondes !) L'informatisation a permis aussi d'éditer davantage de publications papier, destinées aux publics francophones.

Pour tout dire, Jean Hassenforder rêvait de "**communication documentaire**", c'est-à-dire d'histoire d'amour entre la documentation et le public autour de la découverte des résultats de la recherche et de la lecture des grands pourvoyeurs d'analyses nouvelles. Informer et guider largement le public concerné, y compris à distance, sur les ressources disponibles pour favoriser la création de la pensée individuelle et collective, tels étaient son désir et sa mission, tels étaient les objectifs de son centre de documentation. S'il rêvait de mettre en contact la communauté scientifique avec la multitude des ressources existantes et de jouer un rôle d'aiguilleur, de passeur et d'intermédiaire, c'était pour inciter à davantage de contacts entre équipes, disciplines, pays, à davantage de dialogues entre les chercheurs, et entre ceux-ci et les professionnels de l'éducation. Combien de fois m'a-t-il été donné d'assister à ces contacts informels dans l'enceinte du centre de documentation ? Il aurait été bien incongru alors de les comptabiliser pour les inscrire dans les colonnes d'un quelconque bilan chiffré, cette forme de substitut schizophrène de la réalité pour décideurs distants.

Des artisans plutôt que des techniciens !

Dans l'esprit de Jean Hassenforder, l'informatique devait être un élément de plus dans sa grande stratégie de "communication documentaire". La base du dispositif pyramidal était le *fonds documentaire*, entretenu, traité et servi par des artisans, ou pour emprunter une métaphore liée au voisinage du jardin du Luxembourg, par des jardiniers experts connaissant à merveille l'éventail bigarré des plantes poussant dans les serres de la recherche ou dans les plates-bandes de l'édition institutionnelle et commerciale. Le sommet de la pyramide était formé par les *publications* du centre (revues, recueils, dossiers, guides, répertoires, etc.) qui divulguaient non seulement une information "brute" (les informations bibliographiques et factuelles), mais aussi une information "méta" portant sur le dispositif de production, de circulation et de recueil de cette information primaire (commentaires introductifs ou de synthèse, témoignages de chercheurs, de documentalistes ou d'usagers, études statistiques, etc.). Le milieu du dispositif était représenté par les *banques de données*, sortes de prolongement artéfactuel de la mémoire humaine, bien utile pour consolider les pierres formant la base et pour faire grandir le sommet.

Jean Hassenforder rêvait aussi d'études de synthèse fondées sur un examen exhaustif des ressources accumulées et traitées dans ce dispositif articulé de communication documentaire. Les banques spécialisées, nées dans le sillage d'Émile, qui se sont bâties autour d'une indexation extrêmement spécialisée, poursuivent cet objectif scientifique, en adaptant aux particularités de leurs champs les méthodes en vigueur dans la bibliométrie et la scientométrie des sciences dures, mondialisées et anglophones.

Pour entretenir ce dispositif, ou pour mieux dire, pour cultiver ce jardin, quelle que soit la technicité requise, l'expérience a montré qu'il ne fallait pas confier les tâches à des techniciens ou à des "ouvriers spécialisés" confrontés à une organisation du travail digne des ateliers fordistes. Un tel dispositif ne fonctionne qu'avec des artisans (ou pour mieux dire des experts, pris dans le sens de la psychologie cognitive qui oppose l'expert au novice, et non dans celui de la technostruc-ture...). Ces artisans acquièrent une part notable des connaissances disciplinaires sur le tas, au contact prolongé du domaine. Ils sont, de ce point de vue, tout à fait en phase avec ces travailleurs intellectuels qui cherchent et publient... qu'on appelle aussi des auteurs. Les tour-nemains, compétences ou savoir-faire techniques peuvent s'apprendre

en quelques mois dans les formations spécialisées. Mais la connaissance intime du domaine, en l'occurrence celui de la recherche en éducation et formation, comme de tout autre domaine majeur du savoir, nécessite des années de formation intégrées au travail lui-même. C'est en ignorant cette réalité incontournable que des néotechnophiles alliés à des néotechnologues croient (encore !) pouvoir transformer la communication documentaire en un procès industriel de production et de commercialisation de l'information scientifique et technique. L'artisan spécialisé, pourtant au contact avec les auteurs et les publics, est sommé de disparaître au profit de l'ouvrier-technicien, polyvalent et interchangeable, enclos dans son bureau câblé et serviteur de machines et logiciels réputés intelligents. Les nouvelles technologies (du moins ceux qui se dissimulent derrière) veulent détrôner l'artisan-expert pour créer un environnement soi-disant productif, en fait coûteux et stérile, faute d'experts pour l'alimenter, l'animer et le faire vivre ! Faute d'intelligences pour établir des ponts entre les intelligences !

Jean Hassenforder n'a jamais baigné dans le néo-technicisme qui affadit le travail documentaire et en sous-estime gravement la qualité intellectuelle. Il n'a jamais considéré ce travail en dehors des relations humaines de pensée qui se nouent autour des gisements de données et de savoirs que sont les espaces où la société regroupe ses productions intellectuelles imprimées, qu'on appelle aussi des bibliothèques ou des centres de documentation ou autres appellations plus récentes. Considérer la communication documentaire comme un art de l'échange intellectuel, n'est-ce pas la noblesse qui conditionne son efficacité réelle ?

Philippe CHAMPY
(mai 1996)

Référence

- Pour plus d'informations sur la philosophie de travail et les réalisations auxquelles il est fait allusion dans ce témoignage, on peut se reporter entre autres aux deux articles que j'y ai consacré, parus dans *Perspectives documentaires en éducation* : "L'usage des banques de données à l'INRP : problématique et réalisations" (n° 23, 1991, p. 107-128) et "Approches infométriques de la recherche en éducation et formation" (n° 27, 1994, p. 91-99).